

## La psychanalyse au café

Présentation par Petra Palermi du livre de Laurence Kahn « Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse », Ed. PUF, 2018.

### Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse – Laurence Kahn

Les temps actuels sont incertains. L'intolérance au manque est devenue une source d'inquiétude importante prenant la place de la confrontation aux interdits. Le refoulement se transforme en déni et les conflits intérieurs sont projetés sur l'extérieur.

Chez les adolescents dont nous nous occupons aujourd'hui, les incertitudes de la bisexualité psychique sont figées dans une identité affirmée. L'adolescent ne dit plus « je voudrais être de l'autre sexe » mais « je suis de l'autre sexe ».

On lui fait croire que son identité sexuelle peut changer par une opération et on oublie de lui préciser que c'est seulement son apparence qui change. On répond par une explication biologique à une difficulté psychique.

Sur cette voie, et sur le plan social, les valeurs culturelles ne représentent plus un Surmoi mais un Idéal du Moi et nos hommes et femmes politiques deviennent de nouvelles figures identificatoires idéalisées. Les classes sociales et les groupes d'intérêt deviennent une masse indifférenciée qui dénie les différences. Certaines parties politiques proposent déjà la recherche d'une identité fixe qui exclue toute une gamme d'identifications. Les difficultés politiques, économique et leur gestion sont projetées sur des minorités.

Lorsqu'un individu ou une société veut affirmer son identité unique, la psychanalyse l'interrogera mettant les « identifications » en avant, voudra comprendre de quoi cette identité est faite. Elle devient ainsi un danger.

Plus encore, le langage même peut être perverti. Victor Klemperer a écrit : "LTI, Lingua Tertii Imperii, la langue du IIIe Reich". Il montre comment le langage devient un moyen de propagande. Nous connaissons un exemple actuel : le *réarmement démographique*. Un autre exemple plus récent vient de la Nouvelle Calédonie : Le monde électronique du 25/5/24 cite le haut-commissariat de la République : « *La neutralisation et le nettoyage des*

*barrages s'effectuent sous la sécurisation des forces de police et de gendarmerie ».*

Je reprends un exemple de Laurence Kahn du domaine de la psychanalyse : En psychanalyse, nous avons le mot *Trieb*, traduit parfois par instinct, mais aujourd'hui plutôt par pulsion. La pulsion d'autoconservation (*Selbsterhaltungstrieb*) désigne chez Freud l'émergence du psychique et de ses capacités d'élaboration et de transformation à la limite du biologique. Chez Hitler, elle devenait une force biologique qui justifiait la conquête d'un espace vital, c'est-à-dire l'invasion d'un pays et l'assassinat de ses habitants.

Aujourd'hui à nouveau ou encore, nous pouvons entendre des justifications d'ordre biologique de comportements humains.

De nouvelles guerres émergent, alors que nous essayons encore de comprendre les anciennes. Les traumatismes transgénérationnels sont toujours présents et les anciens conflits s'invitent à nouveau : Un de mes patients dont le père a subi des persécutions s'identifie aux héros. Il doit se montrer toujours fort mais se voit comme un imposteur.

Les psychanalystes eux-mêmes mettent la psychanalyse en danger : Les analyses et supervisions à distance se multiplient : quitte de l'érogénéité des corps en présence ? Est-ce qu'on ne prendra plus en compte la pulsion, les effets du transfert dans une situation en présence, comme l'a exprimé la présidente de la SPP dans sa lettre du 10 avril de cette année ?

Notre actualité institutionnelle même est inquiétante. L'API a proposé l'acceptation des analyses des candidats à 25% de séances en présence seulement. Les protestations surtout européennes lui ont fait réviser ces positions. Est-ce que la pensée plate comme un écran pourrait-elle gagner ? Gagner à nouveau ?

Le fonctionnement psychique est resté toujours le même depuis des milliers d'années. Mais, pour savoir où je vais, je dois savoir d'où je viens. La psychanalyse appartient au XIXe et au XXe siècle et nous devons comprendre ce qui la lie à la culture.

Ce que le nazisme nous a fait est un thème vaste et douloureux. Le sujet est le plus souvent abordé pour mieux comprendre les conséquences pour les victimes et leurs descendants. Dans le domaine analytique, cette approche est certainement liée à l'exile des psychanalystes qui ont dû affirmer leur identité dans leurs nouveaux pays. Mais, avec le temps, cette perspective n'est pas suffisante.

Le développement du paradigme traumatique suscite des méthodes empathiques et compréhensives. Sexualité, haine, pulsion et surmoi sont mis de côté pour le patient comme pour l'analyste. Mais « la » victime n'existe pas pour les psychanalystes. Où en est le patient singulier avec ses conflits sexuels, avec le sadisme/masochisme, avec l'identification à l'agresseur, la pulsion de mort ? Les victimes sont des individus, et chaque individu vit le trauma avec son psychisme individuel et son histoire.

Puis, comprendre comment quelqu'un devient un bourreau est difficile, car il faut pouvoir s'identifier à lui. En Allemagne après-guerre, les analystes ont décrit leurs difficultés d'analyser leurs compatriotes puisque, par le transfert, ils étaient souvent mis à la place d'un Hitler idéalisé. Ce qui ne leur plaisait pas beaucoup.

Cette difficulté persiste. J'étais bien étonnée de voir un dossier récent sur la psychanalyse en Allemagne dans la Revue française de la psychanalyse avec des articles sur l'histoire de la psychanalyse allemande. En Allemagne deux sociétés existent. L'une, la DPG (Deutsche Psychoanalytische Gesellschaft), est la suite après-guerre de l'Institut Göring sous le pouvoir des nazies. Les psychanalystes de cette société ont beaucoup travaillé sur leur passé. Mais encore aujourd'hui, on leur reproche d'être trop proches d'une psychothérapie normative au lieu de proposer l'association libre de la cure analytique.

L'autre Société, la DPV (Deutsche Psychoanalytische Vereinigung) a été fondée après la guerre. Elle insiste sur la pratique fondée sur l'association libre. Elle est une émanation du renouveau en Allemagne.

Elle reproche à la DPG d'avoir encore maintenant des positions formulées à l'époque nazie. La DPG reproche en retour à la DPV de ne rien vouloir savoir de ce passé encombrant. Mais ce qui m'a surpris, c'est que ces réflexions ont été publiées maintenant. Ce sont des articles dont le contenu ne diffère pas de ceux que j'ai pu lire déjà dans les années 70/80. Qu'est-ce que cela dit sur la

psychanalyse actuelle en Allemagne et sur celle en France ? Ne sommes-nous pas concernés ? Ce sont les autres, ceux du passé ou ceux d'ailleurs ?

Nous le savons, il est difficile de parler du nazisme, les discussions chauffent vite.

Et, s'il existe beaucoup d'articles sur le nazisme et sur l'histoire de la psychanalyse, nous en avons beaucoup moins sur l'influence du nazisme sur la psychanalyse. Laurence Kahn nous apporte des éléments de compréhension.

### **Le livre :**

Laurence Kahn est psychologue, historienne et helléniste. Elle est psychanalyste-formatrice à l'APF. Je n'ai pas trouvé beaucoup d'éléments sur elle, mais j'ai trouvé sur internet une interview où elle parle de sa formation et de son cheminement :

Elle a beaucoup écrit. Les livres de Laurence Kahn sont toujours un peu difficiles à lire, elle fait beaucoup de liens avec une culture que, pour ma part, je ne possède pas toujours. Ce soir nous allons reprendre quelques-uns de ces thèmes... le mieux que nous pouvons.

Je vous ai apporté aussi le livre sur sa clinique « Cures d'enfance » dont les récits cliniques sont d'une finesse exceptionnelle.

Ni la psychanalyse ni la culture plus généralement n'ont empêché la barbarie.

Comme Freud, Laurence Kahn pense que les guerres et la barbarie sont des expressions de la nature humaine. Certains « marqueurs » sont repérables très tôt comme les perversions du langage ou une empathie sans loi. Si leur repérage ne nous permet pas d'éviter le pire, nous serons au moins avertis.

Dans son livre « Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse », elle reprend et approfondit des réflexions déjà exposées dans son livre plus ancien « Faire parler le destin ». Son affirmation « la barbarie n'est pas un accident » doit nous faire réfléchir. Elle reprend Freud qui a dit « la barbarie a conclu un pacte avec le progrès ».

Dans son livre « Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse » elle aborde ces thèmes que j'ai mentionné dans mon introduction :

- La pulsion
- La massification
- Le trauma
- Le langage
- L'association libre
- L'empathie et ce qu'elle appelle le kitsch

J'ai choisi un seul chapitre, le

### **Chapitre 3. L'hérésie freudienne**

#### **Culture et renoncement pulsionnel**

C'est parfois la littérature qui a parlé mieux que la psychanalyse des victimes et de leur complexité. Laurence Kahn introduit son chapitre évoquant le livre d'Imre Kertész : Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas. Kertész prononce la prière des morts pour l'enfant qu'il n'a pas voulu engendrer. Cet enfant est celui à qui la dictature totale réduit l'homme. Kertész précise : la dictature réduit la pensée de l'être humain à un mode de pensée infantile. Je crois comprendre qu'elle réduit la pensée de l'adulte à des modes de pensées caractérisées par les processus primaires (que nous trouvons dans le rêve, la magie, les images, mais pas dans la pensée rationnelle). Une prière s'adresse à Dieu le père mais Kertész précise qu'ici il s'agit d'un kaddish sans père. C'est-à-dire, dans le totalitarisme, la loi paternelle n'existe plus. Il n'existe que l'idéalisation d'un chef par une masse indifférenciée. L'humanité dans son ensemble a été atteinte comme cet enfant singulier qui ne naîtra pas.

Kertész interroge la possibilité même d'écrire sur l'expérience concentrationnaire. Il dit que la langue d'après doit être « atonale ». Qu'entend-t-il par-là ?

Dans son idée, le « ton unique » est une convention et cette convention n'est plus valable. La tonalité en littérature était autrefois un système de valeurs fondé sur la moralité consensuelle. Après le nazisme, la langue atonale doit en dire la continuité brisée. Si je comprends bien, selon Kertész, la langue exprime un « Je collectif » dominant qui perçoit le monde, l'ordonne et le représente, qui permet aux individus de s'y identifier. Mais quel pourrait être ce « Je dominant » de l'Holocauste ? Quelle pourrait être la langue des êtres humains

privés de leur « Je collectif », de leurs idéaux et de l'imagination remplacés par un conformisme ?

Un conformisme qui instaure une massification des individus et de ce fait supprime la pensée.

Dans une société totalitaire, la fonction paternelle n'existe plus. Pour Laurence Kahn, l'Holocauste est une expérience universelle du parricide originel qui pour Freud est à l'origine du monothéisme. Je fais donc un petit détour dans les écrits freudiens :

Freud nous présente un récit :

*Un jour, les frères expulsés se regroupèrent, abattirent et consommèrent le père et mirent ainsi un terme à la horde paternelle. Réunis, ils osèrent et accomplirent ce qui serait resté impossible à l'individu. (Peut-être un progrès culturel, le maniement d'une nouvelle arme, leur avait-il donné le sentiment de leur supériorité.) Qu'ils aient aussi consommé celui qu'ils avaient tué, cela s'entend, s'agissant de sauvages cannibales. Le père primitif violent avait été certainement le modèle envié et redouté de tout un chacun dans la troupe des frères. Dès lors ils parvenaient, dans l'acte de consommer, à l'identification avec lui, tout un chacun s'appropriant une partie de sa force. Le repas totémique, peut-être la première fête de l'humanité, serait la répétition et la cérémonie commémorative de cet acte criminel mémorable, par lequel tant de choses prirent leur commencement, les organisations sociales, les restrictions morales et la religion. (Récit du parricide : S. Freud, Totem et tabou, 1912-13 a, OCP, traduction Laplanche, tome XI, p.360/361)*

Selon certains, cette scène est une scène historique, pour d'autres un mythe que Freud s'est approprié parce qu'il était nécessaire à sa théorie.

On se sent peut-être plus proches des propos freudiens dans une version décrivant la situation individuelle : L'enfant, pour pouvoir être libre et s'associer à d'autres personnes de sa propre génération, doit se libérer d'abord de la tutelle de son père. L'adolescent se retrouve d'abord dans un groupe de semblables avant de pouvoir assumer une place personnelle.

Pour Freud, dans ces temps préhistoriques, le père tyrannique est ainsi remplacé par un groupe qui s'organisera en société, peut-être démocratique. La culpabilité éprouvée après ce meurtre est projetée sur l'extérieur et aboutit à l'idée d'un Dieu unique. L'éprouvé de la culpabilité permet à la loi de continuer à exister et à réguler le groupe. Elle sera intériorisée sous forme de Surmoi.

Mais le groupe, au lieu de former un Surmoi commun peut aussi former un Idéal du Moi collectif et le projeter sur un chef. La fonction surmoïque du père (et ainsi l'interdit) est alors délégitimée.

S'il n'y a plus de Surmoi collectif, les mots aussi changent de sens :

Pour donner un exemple, je reviens sur (le mot de) la pulsion d'autoconservation. Le nazisme utilisait cette expression pour encourager la disposition au sacrifice. « (La) grandeur (de cette disposition), épurée de tous les traits de la férocité meurtrière, » devient une noble caractéristique des Aryens seuls. Tous les autres agissent en bande de loups sauvages.

Freud reprend Hobbes : par contrat nous abandonnons nos droits individuels pour accéder à une unité politique. Pour Freud, cette soumission libre est une illusion portée à son extrême par le totalitarisme. L'homme éprouve toujours une forme de conflit intrapsychique. Cette soumission n'est pas libre. Elle ouvre la voie à la puissance de la communauté, s'oppose au droit à la violence de l'individu mais ne dit rien de la « justice ». L'ancêtre meurtrier est toujours vivant. Même si l'union fait la force, la civilisation n'y résiste pas, pas plus que les liens libidinaux d'un tissu social.

Freud continue sa réflexion : pour l'être humain, la reconnaissance de notre mortalité inflige une blessure à notre supposée toute-puissance. Nous devons faire avec et nous devons faire quelque chose de son inéluctabilité. La mort est considérée comme la première circonstance de la pensée et la première source des créations théoriques et morales. La blessure narcissique qu'elle inflige fait retour dans la crainte résultant du vœu meurtrier.

Freud introduit dans la 2ème topique de sa métapsychologie la pulsion de mort. Elle est ce qui délie, elle est muette. Elle ne se meut en désir meurtrier que secondairement.

La culture alors, a une fonction identique à celle de l'instinct des animaux, une protection contre nos propres impulsions extinctives. Il s'agit donc d'un conflit entre deux forces intrapsychiques, d'un conflit pulsionnel. La réalité de la guerre est la réalité psychique mise en acte.

L'aspiration culturelle est semblable à la domestication des animaux. Nous nous retrouvons dans le conflit du chien et du loup de Lafontaine. Le chien peut regretter la liberté sauvage du loup. La conscience morale est le produit de la destructivité. Le surmoi la freine. Freud parle de la nécessité impérieuse de la culture pour toute société et de l'hostilité de chaque individu contre cette culture. La haine de la culture s'exprime dans la référence à une nature fondatrice : par exemple lorsqu'on dit que les maladies mentales sont

uniquement des maladies génétiques ou encore dans le domaine de la psychanalyse, c'est l'Ego-psychologie qui a inventé une partie de la psyché libre de conflits.

Pour Freud, il n'y a donc pas de progrès. Il reprend Kant : L'homme désire la concorde ; mais sa nature, elle, veut la discorde. »

Nathalie Zaltzman, cité par Laurence Kahn, est plus optimiste. La culture procède par transgressions de tabous, cruauté, par le mal, mais ne lui est pas réductible. Pour elle, ce travail de la culture » permettrait l'accès au ça, ouvert par des transgressions. Elle reprend ce que Freud énonce d'une façon plus sombre : Au meilleur des cas, nous sommes soumis à la « dictature de la raison ». Elle cite Nathalie Zaltzman pour qui ce ne sont pas les pulsions qui constituent notre « mauvais », mais l'alliance du pulsionnel avec la rationalité technique, des constructions idéelles qui sont des conditions culturelles pour que la haine et la destruction se légitiment et se travestissent.

Inversement, l'intelligence humaine peut se développer dans le sens d'un progrès. Sur le plan collectif, Nathalie Zaltzman reprend ce que Freud résumait par : « Wo Es war, soll Ich werden ». Ainsi dans le domaine juridique, selon Nathalie Zaltzman c'est la Cour Pénale International défendant la « notion de crimes contre l'humanité » qui constitue un tel progrès. Comme Kertecz, cette cour défend l'individu qui est le représentant de l'humanité.

Mais la raison aussi peut faire faillite. Laurence Kahn cite « l'obéissance de cadavre » revendiquée par Eichmann pour sa défense. Elle revient à la langue : Par un glissement sémantique biologisant, « le » juif devient parasite et bacille et doit donc être éliminé. Infliger la mort cesse être un crime [on disait aux soldats qui avaient du mal à tuer les juifs, qu'ils faisaient là un travail bien difficile pour lequel ils allaient être récompensés).

Laurence Kahn dit que le « réarmement mental » de l'Allemagne avait précédé son rééquipement militaire.

Si l'Etat total devient un tout, bâti sur la logique de l'incorporation et non pas sur celle des identifications, pour reprendre le thème du CPLF de cette année, la psychanalyse est-ce qu'elle aurait pu mieux lutter contre la faillite de l'humanisme ?

Si les mots sont détournés, si le juge « fait partie de la troupe du Führer », comment soutenir la place d'un tiers et une pensée sur la séparation et le conflit ?